

Après une courte présentation, vous montrerez comment ces deux documents rendent compte des caractéristiques de l'immigration en France dans la première moitié du XX^e siècle.

« Mon père était italien de la tête aux pieds, de l'Emilie-Romagne, dans la montagne des Apennins. Il est venu en France pour trouver du travail en 1912. Sa famille d'ouvriers agricoles était très pauvre. Ils n'avaient pas de toit et dormaient dans les granges. Il était garçon maçon, manœuvre, comme moi un peu plus tard. Il est resté maçon toute sa vie. [...]

La banlieue-est¹, notamment, Nogent-sur-Marne, est peuplée d'Italiens originaires d'une vallée des Apennins [...]. Nous étions là les seuls immigrants, les "macaronis". Nous nous bagarrions, mais nous nous sentions forts dans notre ghetto. [...]

Les enfants rituels, qui parlaient le dialecte à la maison, jouaient dans la rue en parlant français, argot français, en chantant des rondes françaises apprises à la maternelle. [...] Ma mère, de la Nièvre, avait travaillé comme cuisinière dans une maison bourgeoise. A Nogent, elle faisait des ménages le matin et des lessives l'après-midi. Le dimanche, elle préparait de la cuisine française. Elle tenait à montrer la cuisine française, mais elle apprenait aussi la cuisine italienne. [...] J'étais un bâtard. Mon père avait épousé une Française et, en plus, il s'était fait naturaliser. C'était un vendu. »

François Cavanna, journaliste et écrivain né en 1923. Extraits de l'entretien réalisé par Laurent Gervereau, *Toute la France, Histoire de l'immigration en France au XXe siècle*, Paris, Somogy, 1998, p. 50.

¹ de Paris

« Mon père venait de Vénétie. Il a émigré en 1922 pour des raisons économiques. Il avait déjà deux enfants. Comme menuisier, il suivait une grande société de construction. Je suis né à Fismes près de Reims. Ensuite, nous sommes allés dans la région parisienne. Mon père est devenu ébéniste, puis luthier à 65 ans [...].

On n'enlève pas aux Italiens leurs pâtes, leur minestrone, leur risotto. J'ai vécu dans la cuisine italienne, mais je goûtais aussi la cuisine française chez mes camarades [...]. Mes parents se parlaient entre eux en patois, mais nous parlions en français en famille. Mon père parlait très mal. Il s'acharnait : son français était inaudible... Quand un collègue s'adressait à lui en italien, il répondait dans un français incompréhensible. Il m'expliquait : je suis Français, je parle français [...].

Ma vie a été partagée entre mes parents, qui avaient leurs coutumes, et l'école où nous vivions à la française. J'avais une sorte de complexe de mes origines. Dans les années trente, avec la crise, pour certains Français, nous étions les "macaronis" qui venaient manger le pain des Français. Inscrit à l'état civil par erreur sous le nom d'Alberto à cause de l'accent de mon père, je rayais sur les papiers le "o". Aujourd'hui, j'aimerais bien qu'on m'appelle Alberto. »

Albert Uderzo, dessinateur né en 1927, *idem*, p. 55.